

CHAPITRE II

CONVERSION DE SAINT PAUL.

En général, l'Eglise ne célèbre la fête d'un saint qu'au jour de sa mort, qui est pour elle le jour de sa naissance. Elle célèbre cependant la naissance de saint Jean-Baptiste, parce qu'il naquit sanctifié. Elle célèbre rarement un des épisodes de la vie des saints; car il est rare qu'un épisode soit assez décisif pour mériter une consécration annuelle et solennelle.

Elle célèbre la conversion de saint Paul.

Cet événement présente en effet un caractère ou plutôt plusieurs caractères particuliers.

La conversion de saint Paul est subite, totale, définitive, magnifique.

Elle est rapide comme la foudre et immortelle comme la joie des élus. Elle a le charme de la rapidité, le charme de la plénitude et le charme de la durée.

L'âme humaine a le besoin, l'amour, la passion des changements rapides. L'*instantanéité*, s'il est permis de prononcer ce mot, est un de nos plus profonds désirs.

Imaginez un homme qui obtienne petit à petit, lentement, les unes après les autres, toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les grâces spirituelles et temporelles qu'il a désirées ; cet homme n'a pas eu la chose du monde qu'il désirait le plus : c'était la rapidité.

C'est qu'un des plus grands désirs de l'homme qui demande, c'est le désir de voir la main qui donne ; et la rapidité montre cette main.

L'homme qui désire une grâce quelconque désire cette grâce pour elle-même ; puis il désire en même temps sentir l'acte du don et voir la main qui donne. La lenteur dissimule cette main et cet acte ; la rapidité les découvre. Et le principal désir de l'homme qui désire, ce n'est pas d'avoir le don, c'est de le recevoir des mains de la foudre.

Saint Paul sacré dans le centre de sa fureur, précipité de cheval, aveuglé par la lumière et étonné à jamais, saint Paul changé en un autre homme et changé en un instant, répond à l'un de nos cris les plus profonds.

Il est changé en un instant et il est changé pour toujours. C'est encore là une des qualités que nous réclamons du changement.

Nous désirons qu'il soit instantané et qu'il soit immortel ! Nous voulons que le coup de foudre qui retentit subitement retentisse à jamais. Nous voulons encore quelque chose. Avec la rapidité de la cause nous voulons la plénitude de l'effet. Nous voulons que le changement de la personne

ou de la chose changée soit aussi complet que rapide et aussi durable que soudain.

Et c'est parce que saint Paul nous offre ces caractères, que nous lui savons gré des procédés dont Dieu a usé envers lui. Nous lui savons gré de ne pas nous faire languir dans les à-peu-près. Aussi le chemin de Damas est resté dans la mémoire des hommes, non-seulement comme un lieu historique, mais comme une locution proverbiale. Et c'est là un grand signe : trouver son chemin de Damas, c'est être frappé, averti, converti, foudroyé. Quand un fait envahi le langage humain sous la forme du proverbe, c'est qu'il a répondu à quelque'un des désirs intimes de l'homme.

Tout près de Damas, à dix minutes de la porte du Midi, on voit encore une douzaine de tronçons de colonnes, tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est un peu élevé, ressemble à un monticule de décombres. C'est là que saint Paul fut renversé. Les chrétiens s'y rendent tous les ans en procession le 25 janvier. De là saint Paul entra dans la ville et prit la rue qu'on appelle la rue Droite ; la porte de saint Paul est appelée par les habitants porte Orientale. L'ancienne porte, dit Mgr Mislin, est encore très reconnaissable. Elle a trois arcs, qui reposaient sur des piliers très forts. Au-dessus s'élevait une tour.

Saint Paul sur le chemin de Damas était bien, en apparence, dans les plus mauvaises dispositions possibles pour être converti. Il respirait la menace et le meurtre. Il avait soif du sang des chré-

tiens. Le sang de saint Etienne était sur lui; saint Etienne, l'innocent jeune homme qui ne semblait fait pour inspirer aucune antipathie; saint Etienne, son camarade d'enfance, son parent; saint Etienne avait été lapidé sous ses yeux, de son consentement, avec son aide. Paul gardait les vêtements des bourreaux. Qui sait même si l'envie, cette chose hideuse, n'avait pas armé sa main? Qui sait si le dépit de n'avoir pu répondre à saint Etienne, avec qui il avait discuté, n'était pas pour quelque chose dans la haine de Paul? Paul était pharisien. De quoi les pharisiens ne sont-ils pas capables?

Paul appartenait à la secte maudite contre laquelle s'éleva l'indignation directe et spéciale de Jésus-Christ. Quand les bourreaux de saint Etienne déposèrent leurs habits aux pieds de Paul, ils voulurent par là témoigner publiquement que c'était de lui, comme représentant du conseil, qu'ils tenaient le droit de lapider le martyr. Ils jetaient sur Paul la responsabilité solennelle et officielle de l'exécution. D'après une tradition rapportée par saint Jérôme, ce fut dans cette contrée que Caïn tua son frère. Le premier homme qui fut tué par un homme et le premier martyr chrétien qui fut tué par un Juif périrent au même endroit. La mort de saint Etienne emprunte à ce rapprochement un caractère particulier, et le voisinage de Caïn assombrit encore la figure de Paul.

Avec la haine, Paul avait l'orgueil, et quel or-

gueil ! L'orgueil pharisaïque ! l'orgueil qui s'oppose si directement et si spécialement à la grâce ; l'orgueil qu'on pourrait appeler l'ennemi personnel de la lumière. A peine instruit dans l'Ecriture, saint Paul était entré spontanément dans la secte des pharisiens. L'orgueil était entré, dès sa jeunesse, dans la moelle de ses os ; avec l'orgueil et la haine il portait le blasphème sur ses épaules. Il était blasphémateur et instigateur du blasphème et persécuteur de la vérité. Toutes ces choses étaient entretenues et exaspérées en lui par un souffle de fureur ardent, féroce, implacable. Ce n'était pas la fureur qui se satisfait quand elle crie ; c'était une fureur sanguinaire, qui avait bu du sang et qui voulait en boire encore. C'était la rage inexorable d'un orgueilleux à la fois lettré et féroce, en qui les passions humaines soufflent, pour l'exciter, sur un fanatisme sans pardon.

Et voilà l'homme choisi.

Faut-il s'en étonner ? Pas le moins du monde. Dieu vomit les tièdes ; saint Paul n'était pas tiède. Il y avait dans cette nature ardente et fouguese une proie précieuse pour quiconque s'emparerait de lui. A travers les réalités hideuses et féroces, l'œil de Dieu distingua dans Paul les *possibilités* qui dormaient leur sommeil, mais qui pouvaient se réveiller. Dieu, qui voyait de quoi Paul était coupable, voyait du même regard de quoi saint Paul était capable. Les grandes natures ont de grandes ressources : elles changent comme elles sont ; elles sont entières ; elles changent entièrement. La grâce,

qui se greffe sur elles, s'empare de leurs qualités natives ; et l'action surnaturelle, comme je l'ai déjà remarqué, prend toujours une certaine ressemblance avec la nature sur laquelle elle s'applique. Le caractère de saint Paul nous est révélé par le caractère de la foudre qui est tombée sur lui. La foudre n'est pas tombée de la même manière sur saint Augustin. Mais aussi saint Augustin n'était pas saint Paul. La faiblesse et la force sont traitées diversement. La foudre n'a pas dit à saint Paul : « Prends et lis ». Elle l'a jeté par terre et l'a aveuglé. Dans tout ce qui concerne saint Paul, c'est le *tout à coup* qui est la note dominante. Saint Augustin est attiré par un livre ; les Mages par une étoile ; saint Paul par la foudre. Le soleil venait de se coucher quand un sommeil profond et une horreur ténébreuse ont envahi Abraham ; la voix du ciel lui parla dans la nuit. Saint Paul est pris en plein jour, en plein midi, non pas seul, mais devant témoins. Cet homme éminemment actif et public est saisi dans une action, dans un voyage, entouré de ses amis. Lui, l'homme du bras, on dirait qu'il est sacré par le bras. Pas de longs discours, pas d'hésitations. La voix d'en haut débute par un reproche sévère et court.

— Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ?

— Qui êtes-vous, Seigneur, demanda Paul, les yeux fixés sur l'apparition glorieuse ; car Jésus-Christ lui apparut dans sa majesté.

— Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes.

— Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Comme voilà l'homme d'action ! Saisi, surpris, renversé, ébloui, foudroyé, il ne perd pas une seconde. Non-seulement il ne la perd pas, mais il ne la passe pas en réflexion, ni en méditation, ni même en contemplation seulement intérieure. Saint Jean, en pareil cas, n'eût pas perdu la première minute ; mais son activité se fût probablement arrêtée dans le domaine de l'esprit au moins une seconde. Saint Paul est tellement l'homme de l'action et de toutes les actions, qu'il lui faut tout de suite, *hic et nunc*, une vocation pratique, extérieure. Il ne persécutera plus Jésus de Nazareth. Alors que fera-t-il ? Cette question s'impose à lui subitement. Avant de la faire, il ne se donne pas seulement le temps d'être ébloui. Il va droit au fait extérieur. Puisqu'il ne persécute plus, il faut qu'il fasse autre chose ; et il veut immédiatement savoir quoi.

Il est aveugle pour le moment ; il ne donne pas à ses yeux le temps de se rouvrir ! Il lui faut dans le premier moment connaître sa voie nouvelle. Ses compagnons de voyage avaient perçu une lumière sans avoir aperçu Jésus-Christ. Saul devenu Paul vit seul la vision ; seul il comprit la parole, qui fut prononcée en langue syro-chaldaïque. Ses compagnons étaient des Juifs hellénistes.

Quand Paul se releva, il était aveugle. Il fallut le prendre par la main et le conduire. Cette arrivée à Damas ressemblait peu à celle qu'il avait méditée.

Il fut aveugle trois jours. Il passa ces trois jours d'obscurité dans une prière profonde.

Cependant Ananie reçut l'ordre d'aller rendre à Paul la vue. — Comment ! Paul, celui qui a fait tant de mal à vos saints ! celui qui a la puissance d'enchaîner ceux qui prononcent votre nom !

— Il est pour moi un vase d'élection ; il portera mon Nom aux nations, et aux rois, et aux enfants d'Israël. Vase d'élection ! voilà le mot prononcé. — Paul voit en lui-même l'effet de la prédestination avant de saisir les secrets terribles qu'il connaîtra plus tard, quand il sera ravi au troisième ciel, pour entendre les paroles cachées qu'il n'est pas permis à l'homme de redire. C'est alors qu'il s'écriera : « O profondeur ! » Mais nous sommes encore à Damas ; et voici Ananie qui vient dans la rue Droite. Il frappa à la porte d'un Juif nommé Jude, chez qui Saul était logé.

— Saul, mon frère, dit-il en entrant, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le chemin, m'a envoyé vers vous pour vous rendre la vue et vous donner le Saint-Esprit.

Et Ananie imposa les mains à Saul, et les écailles tombèrent des yeux de celui-ci. Et Saul se leva, et il reçut le baptême.

Le récit est simple, la grandeur des choses dispense les mots du travail.

Nous retrouvons ici, comme dans la résurrection de Lazare, la part de Dieu et celle de l'homme.

Écartez la pierre, avait dit Jésus-Christ, avant de ressusciter le mort, et un instant après, déliez-le ; car il lui restait des bandelettes.

Il fait ce que lui seul peut faire et laisse les

hommes travailler dans la sphère de leur action.

Jésus-Christ aurait pu, ayant terrassé Paul, lui tout dire par lui-même, mais il lui envoya Ananie. C'est Ananie qui répondra à la question de la première minute : « Seigneur, que faut-il que je fasse ? »

Jésus-Christ avait aveuglé Paul lui-même ; mais il se sert des mains d'Ananie pour lui rendre la vue.

Comparée à la première chose, la seconde, quoique miraculeuse, semblait humaine.

Recevoir la lumière devait sembler à Paul quelque chose d'humain quand il comparait cette lumière à l'obscurité des trois jours.

Le soleil dut lui paraître quelque chose de terne auprès de la grande ténèbre.

Jésus-Christ s'était réservé à lui-même le don de l'obscurité, qu'il lui fit sans intermédiaire.

Mais pour le don de la lumière, il se servit de quelqu'un.

Les rues, à Damas, gardent longtemps leur nom.

En janvier 1874, la rue Droite s'appelle la rue Droite comme du temps de saint Paul. La maison d'Ananie est remplacée par un sanctuaire ; mais celle de Jude par une mosquée.

À dater de ce jour, tout fut fini. Si jamais converti ayant mis la main à la charrue ne regarda pas en arrière, ce fut saint Paul. Sa conversion fut radicale dans le sens étymologique du mot. Sa personne fut prise tout entière. Le cœur, qui était pharisien, cessa de l'être absolument. Toutes les

pensées, tous les sentiments, tous les actes intérieurs et extérieurs furent déracinés de leur ancienne terre et implantés dans la terre nouvelle. Cet homme, qui avait persécuté, jeta un défi solennel à tous les persécuteurs. Il déclara que rien ne le séparerait de Jésus-Christ; et il tint parole. Toutes les tempêtes de la création se déchaînèrent à la fois contre lui. Sa conversion fut le signal de l'universelle fureur des hommes et des choses.

À peine rendu à la lumière du jour par les mains d'Ananie, il voit ses anciens amis, changés en ennemis mortels, préparer sa captivité et sa mort. On garde les portes de la ville pour lui en interdire la sortie. Les fidèles de Damas le descendent pendant la nuit dans une corbeille, par dessus les remparts.

Puis il se retire en Arabie; et après une prière profonde comme l'obscurité des trois jours, après une retraite digne de sa mission, il se lance dans cette guerre pacifique où il devait à la fois vaincre et mourir. Le monde pharisien, le monde romain, l'enfer et la nature entrèrent contre lui dans la même conspiration, réalisant la parole de Jésus-Christ à Ananie: « Je lui montrerai quelles souffrances il lui faudra supporter en mon nom. » Dix ans avant sa mort, Paul avait déjà été flagellé cinq fois par les Juifs. Malgré son titre de citoyen romain, il fut trois fois battu de verges. A Lystres, le peuple, qui avait voulu l'adorer, tout à coup le lapida et le laissa pour mort. Dans ses voyages à travers le monde, il fit naufrage trois fois; soutenu sur un débris de navire, il lui arriva de rester un jour et

une nuit au milieu de l'Océan. Les flots firent de lui, pendant vingt-quatre heures, en apparence, tout ce qu'ils voulurent. Il fut enchaîné ; sept fois il fut jeté en prison. Et sur sa tête pesait, au milieu de toutes les angoisses physiques et morales, la sollicitude de toutes les Eglises. Il écrivait, soutenait, consolait, fortifiait, nourrissait, encourageait et enflammait les Romains, les Corinthiens, les Ephésiens, les Galates, les Hébreux. Cet homme eut vraiment le droit de déclarer qu'il avait combattu un bon combat ; et quand sa tête tomba sous le glaive de Néron, ce dut être un moment solennel sur la terre comme dans les cieux.

